

re contre lui. Il aurait dû tout faire pour qu'Alain se suive depuis le début, parce que tout ceci aurait pu être évité avec un bon traitement.

Arrivé à l'hôpital, j'ai mis un temps fou pour trouver le service. C'était un dimanche soir, tout était fermé. J'ai marché, presque en courant, dans des couloirs interminables qui ne semblaient mener nulle part. J'avais l'impression d'halluciner. Quand j'ai enfin trouvé mon chemin, je me suis dirigé tout de suite vers la chambre d'Alain. J'étais en terrain connu, j'avais l'impression d'être en mode automatique. J'ai poussé doucement la porte de la chambre et j'ai vu Alain dans le lit. La pièce était dans la pénombre, la fenêtre ouverte, un vent chaud glissait sur les draps. Alain était seul, et j'ai très vite vu qu'il n'était pas conscient. Il avait pourtant bonne mine, il était un peu fiévreux, on le voyait à ses cheveux légèrement mouillés et à cette petite sueur qui recouvrait ses bras. Mais il n'avait pas la mine détruite des grands malades. Le mari d'Alain est venu me rejoindre. J'ai été surpris, tout de suite, par son *self control*. Il n'avait pas peur, il savait comment se comporter dans cette petite chambre, il n'avait aucune gêne pour parler, et il avait énormément avancé intellectuellement depuis le jour où il m'avait dit qu'il n'était pas prêt à tout entendre. Il savait comment prendre Alain dans ses bras pour le remettre bien dans le lit, pour caler l'oreiller sous sa tête inerte. On sentait qu'il était complètement dévoué, qu'il essayait de tenir.

Dans la salle d'attente, il y avait la garde rapprochée. On s'est mis à parler

de sa santé, on a partagé les nouvelles et les incertitudes. Alain avait développé une petite infection respiratoire, mais le traitement allait sûrement le réveiller. Il y avait une ambiance que je connais bien, entre un grand sentimentalisme chaud et une peur que chacun essaye de contrôler. Chacun passait un moment seul avec Alain, à tour de rôle, pour faire une sorte de garde, pour que le mari d'Alain se repose un peu. Plus tard, alors que la nuit était tombée, je suis retourné dans la chambre. Alain n'avait pas bougé depuis mon arrivée. Je me suis assis dans le fauteuil qui était devant le lit, près de la fenêtre. Et je l'ai regardé. Ses yeux étaient ouverts. Parfois ils restaient fixes, sur un pan du mur ou sur moi. À certains moments, on avait l'impression qu'il reprenait ses esprits et qu'il allait se manifester par un regard ou un minuscule mouvement de la tête. Mais rien n'arrivait. On n'entendait que le glouglou de l'oxygène qui lui arrivait directement par des tuyaux dans les narines. Quelques bruits venaient de la petite cour de l'hôpital. À l'index d'Alain, il y avait « *le doigt d'E.T.* », comme disait son

mari, ce capteur qui permet de suivre le rythme cardiaque. Et sur une table de chevet, un petit écran qui montrait les pulsations. J'ai passé un quart d'heure à regarder cet écran pour voir si le cœur fonctionnait calmement. Mais ce n'était pas le cas. Le rythme était là, mais Alain respirait difficilement, on sentait que, dans son coma, tout son corps se battait contre la maladie. Très fort, j'ai essayé de réfléchir. C'était peut-être fichu, et tout

ceci n'était que l'image d'une lutte déjà perdue. Mais je me suis rappelé les amis qui sont réellement revenus de la mort, qui étaient encore plus mal en point dans des salles de réanimation. Tout était encore possible, la médecine est un truc immense que nous, les activistes, ne connaissons qu'en partie. On était là en plein mystère, c'était le coup du verre à moitié vide ou à moitié plein. Les choses pouvaient aller mieux.



C'est ce que croyait mordicus l'ami médecin d'Alain. Après tout, c'était un

professionnel, il avait parlé aux docteurs. Le service était presque vide, l'ensemble du personnel était consacré au cas d'Alain. On était loin de la période noire du sida, quand tous les lits étaient remplis, quand les médecins couraient d'une cryptosporidiose à un Kaposi aggravé. À 23 heures, comme Alain ne dormait pas, les infirmières ont dit qu'il fallait lui donner un calmant. L'ami médecin a dit non, qu'Alain se débrouillait bien comme ça. J'ai failli me mettre à crier. Je savais qu'Alain dépensait une énorme énergie à respirer, à se battre. Il fallait qu'il dorme. N'importe qui pouvait voir ça. Mais j'ai laissé faire. Les

médecins d'abord. À une heure du matin, il y avait encore des amis qui arrivaient. Les portables marchaient dans tous les sens. Alain avait fini par s'endormir, je crois. Tout à coup, le mari d'Alain a craqué. Cela faisait des mois qu'il s'occupait de lui, il ne dormait plus. Il voulait rester à l'hôpital pour ne pas quitter Alain. Mais je lui ai dit qu'il fallait qu'il se repose et qu'il revienne le lendemain. Cela ne servait à rien de rester si Alain dormait. J'ai dit à mon mari que j'allais dormir chez le mari d'Alain.

Quand nous sommes arrivés à l'appartement, j'ai obligé le mari d'Alain à manger un peu. Puis il a pris ses pilules (il est séropositif). Et il s'est couché. Je l'ai accompagné dans le lit, je lui ai caressé ces cheveux tellement beaux que pendant de nombreuses années j'admirais. Je me suis mis près de lui, il a pleuré puis j'ai senti que son étreinte se relâchait, qu'il s'endormait profondément. Je suis resté là une demi-heure, dans la pénombre, pour ne pas le réveiller. J'étais content d'être près de lui. C'est un beau garçon. Je trouvais idiot de connaître une proximité à cause d'un drame pareil. Je